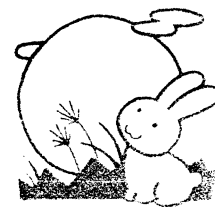




Le Saisonnier
Bulletin d'information de
la Société d'histoire Rosemont-Petite-Patrie
Vol. 2 N° 3 * Printemps 2004



Joyeuses Pâques

Votre président vous parle

Chers membres,



C'est avec grand plaisir que je vous adresse ces quelques mots. Comme vous pouvez le constater, votre bulletin, *Le Saisonnier*, a grandi. D'un feuillet unique qu'il était à ses débuts, le voilà maintenant qu'il vous offre huit pages. On n'arrête pas le progrès, dit-on. C'est grâce aux nouvelles technologies, comme l'informatique, que la Société peut garder le lien avec vous.

Il faut aller de l'avant et mettre ces nouveaux outils au service de l'histoire. Ce n'est pas parce que nous nous intéressons à l'histoire passée de notre arrondissement qu'il faut tirer de l'arrière et travailler comme «dans le temps». D'ailleurs, certains textes de ce bulletin sont tirés de l'Internet et sont un bon exemple de ce qui est disponible à la grandeur de la planète. Il faut donc se mettre au goût du jour et ne pas avoir peur de faire voir nos couleurs. Vous en aurez bientôt la preuve car nous nous apprêtons à publier un nouveau dépliant en couleurs mais tout en conservant le texte que M. Marcel Meloche avait préparé pour le premier dépliant de la Société et pour lequel nous le remercions.

Vous allez retrouver, dans cette édition printanière, la suite de l'histoire de nos rues, d'Est en Ouest. Vous pourrez lire également des notes historiques sur des sujets divers, pas seulement de notre patelin mais du début de la colonie et d'un peu partout dans le monde.

Nous aimerions beaucoup que vous, les membres de la Société, nous racontiez des anecdotes amusantes et des souvenirs de votre vie dans le quartier. Ces propos seraient publiés dans les numéros subséquents du *Saisonnier*. Vous n'avez qu'à communiquer avec moi, au (514) 376-7464, pour une rencontre afin de prendre en note ce que vous aurez à nous communiquer. Ce bulletin, le vôtre, sera ce que vous en ferez.

À bientôt donc et que ce printemps 2004 vous réchauffe le corps et le cœur!

Réal Rhéaume

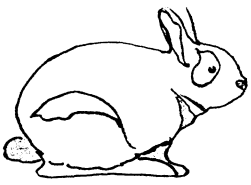
ACTIVITÉ À VENIR

Vous avez aimé sa première performance ou bien, vous avez raté la première partie? Alors, ne manquez pas la **deuxième partie** du spectacle-causerie de M. Gilbert Ouellette, le **dimanche, 18 avril 2004**, à compter de **14 heures**.

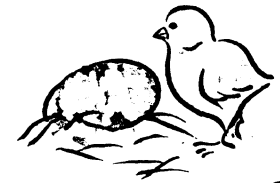
Salle Ste-Gemma, **2565, rue Holt**, à Montréal. Contribution: 8 \$ par adulte et 5 \$ pour les membres en règle et les étudiants de 18 ans et moins.

VEZ TOUS EN GRAND NOMBRE * AMENEZ VOS AMIS * ON VOUS ATTEND !

Tél. (514) La Société d'histoire Rosemont-Petite-Patrie, 2555, rue Holt, Montréal, QC H1Y 1N4
376-7464 - téléc. (514) 376-1548 - Courriel: shrpp@globetrotter.net



HISTOIRE ET TRADITIONS DES OEUFS DE PÂQUES



Les premiers œufs de Pâques étaient-ils en chocolat?

Quelle fascination que la forme d'un œuf! La tradition des œufs peints semble remonter jusqu'à la préhistoire car la forme de l'œuf a, depuis les temps immémoriaux, symbolisé la fécondité, la vie et le renouveau..

Au XI^e siècle apparut la pratique de faire commencer l'année le jour de Pâques. C'était la résurrection, le printemps et les œufs devinrent un cadeau de bonne année sous les auspices de la fécondité. Signe de vie aussi dans cette charmante coutume provençale qui consiste à offrir au nouveau-né un œuf, du sel et du pain pour que sa vie soit saine et bonne. Mais rien ne vaut le dessin de multiples œufs dans le berceau du nouveau-né pour lui porter chance affirment les Chinois.

Un grand courant religieux souffla dans les poulaillers à partir du IV^e siècle et vint encourager cette coutume d'offrir des œufs le premier dimanche après la pleine lune suivant l'équinoxe du printemps – une façon moins spirituelle de fêter la résurrection du Christ dans toute la chrétienté. Pourquoi direz-vous? Tout simplement parce que l'église interdisait la consommation des œufs durant les 40 jours de jeûne précédant l'événement mais les poules ne faisaient pas Carême et continuaient à pondre. On se retrouvait donc, au matin de Pâques, avec une grande quantité d'œufs. Il fallait donc partager la surproduction et les donner. Un panier d'œufs frais, c'est gentil mais colorés, peints de figurines, de devises, etc., les œufs devenaient «cadeaux» dans le vrai sens d'une belle présentation conçue pour faire plaisir.

En Suisse, on les peignait de cloches et d'edelweiss et on les accrochait aux branches des arbres.

En Ukraine, les œufs avaient d'abord des motifs reliés aux vœux et à la prière. Par exemple, on peignait de petits soleils pour obtenir du beau temps, des épis pour de belles récoltes, etc. Maintenant, ils sont peints surtout de dessins géométriques selon une technique rappelant celle du batik.

En Russie, à partir de la Renaissance, l'œuf populaire peint trouva, à ses côtés, l'œuf précieux. L'engouement pour les œufs sertis de pierres précieuses, plaqués d'argent ou rehaussés de filigranes d'or trouvèrent leur apogée avec Fabergé.

En France, au XIII^e siècle, le jour de Pâques, les clercs et les étudiants, toujours mal nourris, partaient à la recherche des œufs de Pâques dissimulés dans Paris.

L'ascèse vint ici augmenter le chapitre des superstitions. Ainsi, il n'y avait rien de tel que de manger, à jeûn, un œuf pondu le Vendredi Saint pour éloigner la maladie jusqu'au dimanche de Pâques suivant. Les gens, pour mettre toutes les chances de leur côté, réduisaient ensuite en poudre les coquilles pour que le diable et les mauvais esprits n'aient plus aucune surface pour écrire leur nom dessus.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, en France, qu'on décide de vider un œuf frais et de le remplir de chocolat. Puis vinrent les moules, les décorations et la tradition gourmande. Ici, quand sonnent les cloches de Pâques, les enfants partent dans le jardin pour une course à l'œuf... ou à la poule en chocolat qu'on dissimule dans les haies, sous les buissons. Ce sont les cloches qui, sous leur grosse jupe de fonte ou d'airain, rapportent les friandises aux enfants sages, toutes carillonnantes d'avoir été bénies à Rome en ce saint jour. Mais elles ne sont pas les seules émissaires : au Tyrol, c'est la poule, en Suisse, un coucou et dans les pays anglo-saxons, un lièvre.

La tradition du lapin en chocolat a suivi un long processus d'évolution apporté par les anciens Teutons qui croyaient fermement qu'à Pâques, c'était au tour des lapins de couvrir les œufs. L'association lapin – Pâques – chocolat découle de cette croyance populaire.



GRANDES RUES DE ROSEMONT D'EST EN OUEST

(Les limites indiquées se trouvent dans l'arrondissement; certaines rues sont plus longues)

SOURCE : *Les rues de Montréal, répertoire historique*, Ville de Montréal, Éditions du Méridien

Lacordaire, rue

(de Sherbrooke à Brossard)

29 mai 1911

Le dominicain Henri Lacordaire (1802-1861), célèbre pour son talent oratoire, est très recherché pour ses prédications du temps de l'Avent et du Carême, à Paris comme en province. Il participe à la restauration de l'ordre des Dominicains en France et à la formation d'un tiers état voué à l'enseignement. Établis à Saint-Hyacinthe en 1873, les Dominicains s'installent à la Pointe-aux-Trembles en 1898 et se voient confier, en 1901, la paroisse Notre-Dame-de-Grâce

Anciennement : 2^e Rue

Pontoise, rue de

(de Éphrem-Longpré à Mennereuil)

19 mars 1964

Cette rue est le prolongement vers le sud de la rue de Pontoise de la cité de Saint-Léonard. Ce nom aurait été donné pour rappeler un chef-lieu d'arrondissement (Seine-et-Oise) sur l'Oise, en France.

Anciennement : rue Dickson

Chatelain, rue

(du boul. Rosemont à Mennereuil)

vers 1912

Cette voie est subdivisée et enregistrée sous ce nom en 1912 par le propriétaire, J.M. Dorion. Aucun document ne justifie cette dénomination d'autant plus difficile à identifier qu'au fil des ans, elle a été orthographiée de différentes façons.

Anciennement : rue Charelin, rue Chatelin

Lemay, rue (du boul. Rosemont à Mennereuil)

1912

Nom du gendre de M. J.M. Dorion, propriétaire du terrain à travers lequel cette voie est ouverte.

Assomption, boul. de l'

(de Sherbrooke à Mennereuil)

3 déc. 1951

prolongement le 11 mars 1963

Cette dénomination marque la proclamation, en 1950, du dogme de l'Assomption, défini par le pape Pie XII comme le transport miraculeux du corps et de l'âme non dissociés de la Vierge Marie au ciel par les anges. Le générique d'avenue donné au moment de la dénomination est changé pour celui de boulevard le 6 mai 1954.

Anciennement : rue Poulin, 45^e avenue

Viau, rue (de Sherbrooke à de Paisley)

23 mai 1922

Charles-Théodore Viau (1843-1898), bienfaiteur de la paroisse St-Clément et fondateur (1867) de la Biscuiterie Viau limitée, située, jusqu'en 1907, sur la rue Notre-Dame, à l'ouest de la rue Beaudry. Depuis, l'entreprise est située à l'angle des rues Ontario et Viau. Vers 1890, M. Viau fait subdiviser trois terres. On appelle communément l'ensemble Viauville, nom utilisé encore de nos jours.

Anciennement : 37^e avenue et 1^{re} avenue

Pie IX, boulevard,

(de Sherbrooke à Bélanger) vers 1874
(rue) 18 sept. 1912

Le cardinal Mastai Ferretti (1792-1878), élu pape en 1846 sous le nom de Pie IX, proclame les dogmes de l'Immaculée-Conception (8 décembre 1854) et de l'Infaillibilité pontificale (18 juillet 1870). Ces proclamations entendent affirmer le pouvoir spirituel du pape au moment où son pouvoir temporel est menacé. En effet, la guerre de vingt ans entre les États pontificaux et l'Italie réduit le domaine du pape à la Cité du Vatican. Montréal participe à cette guerre sainte en dépêchant à Rome, sous l'instigation de M^{gr} Bourget, des troupes de zouaves, de 1868 à 1879.

Cette voie, dénommée sous son pontificat, est ouverte sur des terrains cédés par plusieurs promoteurs : MM. N. Préfontaine, A. Desjardins et J. Morgan. Au début du XX^e siècle, elle constitue un élément majeur du programme d'embellissement de la cité de Maisonneuve. Aménagée en boulevard du sud jusqu'au parc prévu au nord de la rue Pierre-de Coubertin (parc Maisonneuve), puis prolongée au fil des ans, elle traverse maintenant toute l'île de Montréal.

Jeanne-d'Arc, avenue

(de Sherbrooke à de Bellechasse)
29 décembre 1934

Une statue en bordure de l'avenue Viger honore Jeanne d'Arc (1412-1432), la Pucelle d'Orléans, héroïne de France.

Anciennement : rue Bastien.

Charlemagne, avenue

(de Sherbrooke au boul. Rosemont)
Vers le 28 octobre 1903

Le 28 octobre 1903, un dénommé Isaïe Préfontaine cède une partie de cette voie à la cité de Maisonneuve. Le 4 novembre 1914, la Ville de Montréal dénomme de ce même nom la voie du quartier Rosemont, tracée dans son prolongement.

Au moment où la municipalité de Maisonneuve est annexée à la Ville de Montréal, le 9 février 1918, la voie garde la même dénomination.

Orléans, avenue d'

(de Sherbrooke au boul. Rosemont)
26 mai 1888

La plus ancienne section de cette voie est cédée à l'ancienne ville de Maisonneuve (annexée à Montréal depuis le 9 février 1918) par Joseph Gaudry dit Bourbonnière, sous le nom d'avenue d'Orléans. Ce nom rappelle la ville d'Orléans, célèbre par le siège qu'elle soutient contre les Anglais en 1428-1429, et délivrée de ceux-ci par Jeanne d'Arc, le 29 avril 1429.

Bourbonnière, avenue

(de Sherbrooke au boul. Rosemont)
vers 1894

Lorsqu'en 1883, se constitue la municipalité de Maisonneuve, les grands propriétaires terriens se transforment en promoteurs. Ils lotissent leurs fermes et y ouvrent des rues qui portent leurs noms.

Ainsi la famille Bourbonnière, représentée par Toussaint, Jules et la veuve d'Olivier, de même que par Joseph Bourbonnière, maire en 1889-1890, possède une ferme que les dernières héritières, Julie et Émilie Bourbonnière, vendent, en 1896, à un autre promoteur, Isaïe Préfontaine, frère du maire Raymond Préfontaine.

Chambly, rue de (de Sherbrooke à Bélanger, prolongée par la 16^e avenue au-delà du boul. Rosemont)

Vers 1892

Plan de lotissement déposé au bureau d'enregistrement provincial en 1892-1893.

Jacques de Chambly (?-1687), capitaine au régiment de Carignan, concessionnaire (1672) de la seigneurie de ce nom.

Joliette, rue

(de Sherbrooke à Mont-Royal) 1892

Barthélémy Joliette (1789-1850), homme politique et colonisateur, fondateur de la ville de Joliette (autrefois l'Industrie)

Saint-Michel, boul.

(de Sherbrooke à Bélanger)

10 avril 1969

Appelée montée Saint-Michel jusqu'en 1969, cette voie était, il y a deux siècles, un chemin qui traversait l'ancienne Côte-Saint-Michel.

Anciennement : 11^e avenue

Molson, rue (de Rachel à Masson; de Jourdain à Holt puis de des Carrières à Bélanger)

28 sept. 1912

La partie la plus ancienne de la rue Molson est cédée par John Elsdale Molson à la Ville de Montréal sous ce nom; l'emplacement du parc est

également cédé à la Ville par le même Molson à la condition qu'il serve de parc seulement et qu'il porte le nom de Molson's Park.

Iberville, rue d'

(du boul. St-Joseph à Bélanger)

avant 1879

Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville (1661-1706), est né à Montréal, troisième fils de Charles Le Moyne. Il est le «plus grand homme de guerre» qu'ait produit la Nouvelle-France. Ses plus grands exploits se déroulent à la Baie d'Hudson et à Terre-Neuve. Il découvre par la suite l'embouchure du Mississippi puis fonde (1700) la Louisiane (nom donné en l'honneur de Louis XIV) dont il est le premier gouverneur.

Il est intéressant d'ajouter que sur la rue Saint-Sulpice, à l'angle ouest de la rue Saint-Paul, la Commission des sites et des monuments historiques du Canada affiche une plaque de bronze où on y lit : «Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville, né à cet endroit le 20 juillet 1661; mort à bord du «Juste», inhumé dans la cathédrale de La Havane le 9 juillet 1706. Le plus grand homme de guerre produit par la Nouvelle-France».

La rue d'Iberville est la démarcation entre Rosemont et la Petite-Patrie.



Petites rues de Rosemont, du nord au sud, oubliées dans l'édition précédente:

Thackeray, rue

(entre la 42^e et la 43^e avenue)

date inconnue

William M. Thackeray (1811-1863), romancier anglais.

Churchill, rue

(entre la 42^e et la 43^e avenue)
avant 1914

Bien qu'aucun document ne justifie cette dénomination, il est vraisemblable de la relier à l'homme politique britannique Winston Churchill (1874-1965), Secrétaire de l'amirauté (1911), ministre des Munitions puis de la Guerre durant la Première Guerre mondiale, il est nommé Premier Lord de l'amirauté à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale et devient premier ministre en 1940. Il poursuit sa carrière politique jusqu'en 1955, au moment où il se remet à l'écriture.

Palmerston, rue

(entre la 42^e et la 43^e avenue)

Henry John Temple, vicomte de Palmerston (1784-1865), homme d'état anglais.

Chapman, rue

(entre la 31^e et la 35^e avenue)
3 avril 1951

Originaire de Saint-François-de-Beauce, le journaliste William Chapman (1850-1917) devient traducteur au sénat. Poète, il signe *Notre langue* qui paraît dans *Le Monde Illustré* le 26 avril 1890. Polémiste, il publie *Le Lauréat* (1894) et *Les deux Copains* (1894), qui marquent son désaccord avec Louis Fréchette.

Beauchemin, rue

(entre la 31^e et la 35^e avenue)
3 avril 1951

Bien que Nérée Beauchemin (1850-1931) exerce la médecine toute sa vie dans sa ville natale de Yamachiche, c'est comme poète que son nom est le plus souvent évoqué, notamment pour son plus célèbre poème *La cloche de Louisbourg*. Sa poésie à saveur régionaliste et patriotique paraît dans les journaux tels *L'Opinion publique* et *La Patrie*. Il publie deux recueils : *Les Floraisons matutinales* (1897) et *Patrie intime* (1928).

Soubirous, rue (entre la 13^e et la 15^e avenue)
17 mars 1960

Dans une grotte des Pyrénées, la jeune Bernadette Soubirous (1847-1879) est témoin, en 1858, d'une vingtaine d'apparitions de l'Immaculée-Conception. Après une enquête canonique, on construit à Lourdes, près de la source d'eau miraculeuse, une première (1876) puis une seconde basilique (1958) où les pèlerins en quête de guérisons se pressent. Portant le nom de Soeur Marie-Bernard, chez les religieuses de la Charité (1866), Bernadette Soubirous, béatifiée en 1925 et canonisée en 1933, est la patronne d'une église située à proximité de cette rue.



La suite au prochain numéro!

Un peu d'histoire

QUEL CARÊME !

En 1670, Louis Gaboury, un homme de l'île d'Orléans, a l'occasion de se repentir de deux fautes graves. D'abord, il mange de la viande en plein carême. Ensuite, il a négligé les vertus du bon voisinage. Le délit commis par Gaboury fait sourire à une époque où jeûne et abstinence ont abandonné la partie jouée par les catholiques. Au XVII^e siècle, à l'île d'Orléans, comme dans toute la Nouvelle-France, ce manquement aux commandements de l'Église valait aux coupables une accusation portée devant les tribunaux. C'est pourquoi l'aventure de Louis Gaboury nous est connue. Ayant été vu mangeant de la viande alors qu'il était défendu de le faire, Gaboury est dénoncé par son voisin et mauvais ami, Étienne Beaufile.

Le 26 octobre, le dénonciateur obtient la condamnation de l'accusé, ce qui ne va pas sans un certain bénéfice... Gaboury est condamné à être exposé pendant trois heures consécutives devant la porte de la chapelle de l'île d'Orléans, « où, étant à genoux, les mains jointes et nu-tête, il doit demander pardon à Dieu, au Roi et à la justice pour avoir mangé de la viande pendant le carême sans en demander la permission à l'Église ». La peine est humiliante et ruineuse car, en outre, on condamne Gaboury à verser vingt livres aux œuvres charitables de sa paroisse et à donner à Beaufile une vache et un certain montant d'argent.

On sait combien les animaux étaient rares et précieux au pays. Il n'est donc pas étonnant de voir Louis Gaboury porter sa cause en appel devant le Conseil souverain qui, après l'avoir entendu le 1^{er} décembre suivant, maintient la partie de la sentence où le condamné doit exprimer publiquement son repentir et modifie celle où Gaboury se ruine en donnant une vache à son dénonciateur. En compensation, Gaboury est condamné à lui verser soixante livres. L'amende de vingt livres est portée à vingt-cinq, mais les œuvres charitables y perdent car elles n'en toucheront que la moitié, l'autre étant destinée au huissier Levasseur, en compensation de ce qui lui est dû. Dernier avertissement du Conseil souverain à Gaboury : « Défense à lui de récidiver, à peine de punition corporelle ».

SOURCE: Nos Racines, p.124

ENFIN, DE LA BIÈRE !

Dès les premières années de la colonie, des habitants fabriquent leur propre bière. En 1647, les pères jésuites construisent une brasserie pour répondre aux besoins de la communauté. Trois-Rivières et Montréal les imitent bientôt. Mais aux dires de l'intendant Jean Talon, la consommation de l'eau-de-vie et du vin est trop élevée. Les importations d'alcool représentaient alors une somme de cent mille livres.

Talon décide donc, en 1668, de construire une brasserie pouvant répondre aux besoins de la population. Le lundi, 5 mars de la même année, le Conseil souverain émet une ordonnance restreignant la consommation d'alcool et de vin mais favorisant la fabrication de la bière. « Sur ce qui a été remontré, y lit-on, que la trop grande quantité de vins et d'eaux-de-vie qui est annuellement apportée de France et qui se consomme dans ce pays est un moyen qui nourrit la débauche de plusieurs de ses habitants, qui les divertit du travail et ruine leur santé par des fréquentes ivrogneries », il est à souhaiter d'établir une brasserie. Nouvel intérêt pour les habitants invités à vendre leur surplus de grains et, avec l'argent de la vente, à se procurer d'autres biens.

Pour faciliter l'établissement d'une brasserie, le Conseil souverain établit le monopole de la fabrication de la bière, mais maintient pour les individus la permission de continuer le brassage artisanal « pour son usage particulier et de ses domestiques seulement ». De plus, défense est faite « à tous marchands forains d'apporter de France ou d'ailleurs en ce pays des vins et eaux-de-vie au-delà de ce qui leur sera permis à peine de confiscation et de l'amende ».

L'importation totale, une fois les brasseries en opération, ne devra pas dépasser 800 barriques de vin et 400 d'eau-de-vie. Le Conseil fixe aussi le prix de vente de la bière qui est « une boisson nourrissante et saine » : vingt livres pour une barrique de bière en gros « de fût non compris » ; au détail, le pot se vendra six sols.

La production annuelle de la brasserie de Talon se chiffre à 4 000 barriques, la moitié pour la consommation des habitants du pays, le reste sera exporté aux Antilles.

SOURCE: Nos Racines, p. 199

Ma petite enfance à Rosemont

De 1954 à 1961, j'ai grandi au 6537 de la 35^e avenue, au 2^e étage, entre les rues Beaubien et Saint-Zotique, où mes parents louaient un 4 et demi. C'était bien avant que Rosemont ne devienne un quartier *in!*

Les balcons de cet immeuble, ainsi qu'une ruelle non loin de là, furent longtemps mes seules aires de jeu, car nous, les enfants, n'avions pas le droit d'aller sur la pelouse de Madame Chioini, la propriétaire, surtout depuis le jour où, voulant bien faire, j'avais cueilli des tulipes de ses plates-bandes pour les offrir en cadeau à ma mère.

Notre numéro de téléphone du temps était le RA (Raymond)-7-8001; non, nous n'avions pas de téléphone à manivelle (quand même!) juste un bon vieux Northern Electric noir à cadran. Si seulement je pouvais encore avoir la mémoire des chiffres comme ça aujourd'hui.

SOURCE :

www.cvm.qc.ca/mjledoux/de_1954_À_1961.htm



Le teddy-bear

En 1903, au cours d'une chasse, le président américain Theodore Roosevelt, surnommé «Teddy», refusa de tirer sur un ourson.

Cette scène fut croquée par un dessinateur et publiée dans la presse. Elle inspira un fabricant de jouets qui créa alors, en souvenir de ce geste, le célèbre teddy-bear, cet ours en peluche que des générations d'enfants bercèrent dans leurs petits bras avant de s'endormir.

SOURCE : Revue *Jeux de notre temps*

La saga des petits LU

Dans la cour de récréation, à l'heure du goûter, on grignote d'abord les coins puis la dentelle qui orne le carré et enfin, on engloutit le corps du petit beurre LU.

L'histoire débute en 1886 avec Louis Lefèvre-Utile, fils de pâtissier, qui se révèle un étonnant capitaine d'industrie. Ses gâteaux sont délicieux, leur forme novatrice. Le succès est immédiat. Ce patron avant-gardiste décide de s'appuyer sur la réclame toute nouvelle. Il fait appel aux plus grands illustrateurs et assure sa promotion en s'appuyant sur les stars de l'époque, Sarah Bernhardt, Victorien Sardou et Cléo de Mérode.

Ses héritiers poursuivent l'oeuvre avec, dans les années 1950, le designer Raymond Loewy qui imagine le sigle LU. Une peinture datant de 1903 représente Sarah Bernhardt en «princesse lointaine» et sert d'affiche et de calendrier LU de 1904 qui portent la dédicace de l'actrice : «Je ne connais rien de mieux qu'un Petit LU. Oh, si! Deux Petits LU!»



SOURCE : Revue *Point de vue*, mai 2003

Pourquoi appelle-t-on un 25 cents un trente sous ?

Au début de la colonie, le Canada employait de la monnaie anglaise. Il y avait une pièce qui valait trente sous et qui était de la même grosseur que notre vingt-cinq cents d'aujourd'hui; les Canadiens français ont continué à appeler le vingt-cinq cents, un trente sous. C'est ainsi que cette appellation est entrée dans notre langage quotidien.

SOURCE : www.petitmonde.com/iDoc/

Avez-vous certains souvenirs ou anecdotes que vous aimeriez partager avec les autres membres de votre Société d'histoire ou des notes historiques sur toutes sortes de sujets comme ceux que vous venez de lire? Envoyez-les nous pour un prochain numéro du Saisonnier, à l'adresse suivante :

Société d'histoire Rosemont-Petite-Patrie, 2555, rue Holt, Montréal, QC H1Y 1N4.

Nous les publierons avec plaisir. Merci d'avance de votre collaboration.

Nous attendons également vos commentaires sur votre Bulletin.